

ANDIE

Anouk Langel

Ce livre est un ouvrage de fiction. Les noms, personnages, lieux et évènements sont le produit de l'imagination de l'auteure ou utilisés de façon fictive. Toute ressemblance avec des faits réels, des lieux ou des personnages existants ou ayant existé serait totalement fortuite.

Titre de l'édition originale : Andie.

Couverture réalisée par Kat'Flake.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction, totale ou partielle, sous quelque forme que ce soit, sans le consentement préalable de l'auteure. Toute reproduction constituerait une violation du Code de la propriété intellectuelle et des poursuites judiciaires seraient engagées.

Protégé par le droit d'auteur © Anouk Langel – Dépôt légal décembre 2020 – Tous droits réservés.

ISBN : 979-10-359-6849-6

*À ma marraine :
Sylvianne*

CHAPITRE 1 - LIBÉRÉE

Andie

Sept cent trente jours.

Voilà deux années que je survis au jour le jour dans cette prison. Aujourd'hui, je vais pouvoir sortir de cette cage en béton. Assise sur mon lit, je frémis d'impatience. La grille de la cellule est ouverte, mais je n'en bouge pas, trop anxieuse. Il suffit qu'une détenue me cherche un peu trop et que je parte au quart de tour pour que ma sortie soit repoussée. Il en est hors de question. J'ai payé et je mérite ma liberté. J'ai le droit de commencer une nouvelle vie sans un regard vers le passé.

— Rieder !

Je sursaute et relève la tête. La plus nuisible des gardiennes de la prison me fait signe de la suivre. De manière générale, je n'ai jamais eu de problème avec leurs ordres, mais elle, je rêverais de pouvoir lui faire un sale coup.

Frustrée d'être tombée sur elle, je me lève et la talonne. Plusieurs filles m'observent avec attention, sachant très bien où je vais. Seules mes alliées me saluent avec un sourire discret. Elles n'ont pas couvert mes fesses pour mes beaux yeux, mais uniquement à cause de mon tatouage d'appartenance au gang Mamba, mais leur présence a permis d'éloigner ma solitude. Mon regard se baisse sur le serpent noir qui entoure mon poignet. Et dire que je ne rêve que d'une seule chose : l'effacer, quitte à devoir brûler mon épiderme.

L'amour nous force à faire de sacrées conneries.

— Tiens.

La gardienne me tend un sac en papier. Surprise, j'examine le contenu où je découvre ce que je portais à mon arrivée. Mes habits sont propres et pliés. Si ça se trouve, je m'en suis occupée sans m'en rendre compte à mes débuts à la laverie.

— Va te changer.

D'un signe du menton, elle m'indique une porte à côté du poste de contrôle. Sous sa surveillance, j'enlève mes habits et les laisse tomber au sol. Je ne veux rien emporter. Enfiler à nouveau mes vêtements me fait bizarre. J'ai l'impression de récupérer mon identité, de ne plus être une prisonnière parmi tant d'autres. C'est certain, je sors d'ici. Dans quelques minutes, je ne serai plus la détenue AR2016-3.

J'ouvre mon porte-monnaie qui ne contient qu'une trentaine de francs ainsi que mon permis et ma carte d'identité. Je ne vais pas aller bien loin avec ça, mais peut-être que malgré tout ce que j'ai fait, le seul homme de ma vie m'attend à l'extérieur.

Je l'espère tellement, papa.

Il y a mon natel déchargé et je souris en trouvant le collier de ma mère qui vient se placer autour de mon cou. L'arbre de vie se pose contre ma peau et, pendant un bref instant, il me semble à nouveau sentir son doux parfum et entendre sa voix.

— Rieder, je n'ai pas toute la journée !

Je lève les yeux au plafond en lâchant un soupir et me dépêche de changer de chaussures, heureuse de retrouver mes baskets. Mes clés sont le dernier objet que je sors du sac et je les mets dans la poche de ma veste en jeans. Je quitte la pièce et me plante devant la gardienne.

— Tu crois que je vais ramasser les fringues à ta place ?

Je pince les lèvres, vais les chercher, puis les lui tends, pliées.

— T'as encore des bonnes manières à apprendre.

Calme. Calme. Calme.

— Laisse, je m'occupe d'elle.

Un sourire vient éclairer mon visage. Ma gardienne préférée s'approche de nous et je suis soulagée de terminer la procédure avec elle.

— Avec plaisir ! répond-elle, ravie.

Je ricane alors qu'elle me foudroie du regard. La cheffe de cette section pose ses mains sur mes épaules. C'est le premier contact physique entre nous en deux ans. Nous nous sommes toujours bien entendues et surtout, respectées. Je ne la faisais pas chier et elle faisait de même, ajoutant parfois un petit bonus. Deal simple, mais efficace.

— Comment te sens-tu ?

— Je flippe.

Elle m'envoie un sourire chaleureux et je le lui rends, puis je signe différents papiers. J'ai également la date et l'heure de mon premier rendez-vous avec le contrôleur judiciaire.

— Tout est en ordre, tu peux sortir, m'annonce-t-elle avec une joie non cachée.

Mes yeux s'écarquillent. Rêver de ces mots est une chose, les entendre en est une autre. Je déglutis et regarde le sas de sortie. Soudain, une panique m'emprisonne. Qu'est-ce que je vais faire ? Et s'il me renie ? Si je ne trouve pas de travail ?

Perdue, je ne bouge pas.

— Andie.

Sa voix douce capte mon attention.

— Tu es libre de devenir la personne que tu veux. Le passé ne compte pas, c'est l'avenir qui est important. Tu as merdé et t'as subi les conséquences de tes actes. Profite de cette

deuxième chance. On n'y a pas toujours droit. Et je te préviens, me menace-t-elle.

— Quoi ? demandé-je, suspicieuse.

— Ne remets jamais les pieds ici où je t'y ferai vivre un enfer.

— Ce n'était pas déjà un enfer ? me moqué-je.

— Insolente.

Je lui souris franchement, accompagnée de son rire. Cette dame, bientôt à la retraite, va peut-être bien me manquer. Je lui souhaite de pouvoir en profiter.

— Je vous jure de ne jamais revenir, promets-je en la regardant dans les yeux.

Elle acquiesce. La sirène d'ouverture retentit.

— Au revoir.

— Au revoir, Andie.

Souriante, je franchis les différentes portes et zones de sécurité. À chaque passage, mon cœur s'emballe et mon sourire s'agrandit. Rapidement, je me retrouve hors de l'enceinte de la prison. Une faible brise s'emmêle dans mes longs cheveux bruns. Le soleil caresse ma peau avec douceur. Il n'y a pas de cellules, pas de murs, pas de grilles se terminant par des barbelés. Plus rien ne me prive de ma liberté, de mes envies et de ma nouvelle vie si attendue. Mais une nouvelle peur s'installe, celle de replonger dans l'addiction destructrice de la drogue après deux années de sevrage.

Mes iris parcourent les environs. Il n'est pas venu, mais je ne peux pas lui en vouloir malgré ma déception. Mes pas me mènent jusqu'à l'arrêt de bus quand un bruit de moteur me parvient. Je le reconnaîtrais entre mille. Le problème, c'est que son conducteur est la dernière personne que j'ai envie de voir sur

cette terre. Un mélange de colère et de rancune commence à brouiller mes émotions. Je m'assieds sur le banc, les yeux rivés au sol.

— Andie.

Mes paupières se ferment. Diego a gardé cet accent craquant, preuve de ses racines espagnoles.

— Ne m'ignore pas, je t'en prie.

Sa voix est douce. Trop douce. Je me laisserais presque envoûter, mais je ne suis plus celle qu'il a connue. J'ai changé et il n'y est pas pour rien.

— Andie, insiste-t-il.

— Pars.

Je n'ai pas hurlé, j'ai réussi à parler sans trahir ma rage.

— Je peux au moins te déposer où tu veux.

— Ça ne te rachètera pas. Putain, dégage ! ordonné-je d'une voix plus forte.

— Tu sais qu'il t'attend.

Mes lèvres se pincent. Ma jambe tressaute nerveusement. Mon pouce passe sur le tatouage.

— J'en ai rien à foutre. Je viens de faire deux ans de taule, alors qu'il se démerde sans moi ! réponds-je en me levant.

La portière s'ouvre et tout mon corps se tend. Les yeux toujours rivés au sol, je reste immobile. Sa main effleure ma joue et je recule comme s'il m'avait giflée. Je n'arrive pas à le regarder. Mes poings se serrent douloureusement.

Fous le camp, je t'en supplie.

— Je suis désolé. J'aurais voulu y aller à ta place.

Mon cœur se comprime. Je me retourne pour ne pas craquer. La portière claque en se fermant, le moteur vrombit et il

s'éloigne enfin. L'air retenu dans mes poumons s'échappe, je secoue mes mains en regardant le ciel.

Dès que le bus arrive, je paye ma course au chauffeur et vais m'asseoir au fond. Attentive, j'étudie le paysage qui défile, à la recherche de nouveautés ou d'évolutions. Le printemps offre de belles couleurs vertes aux arbres. De nombreux oiseaux sont de sortie, les gens se promènent, les enfants rentrent de l'école. L'amertume m'envahit en comprenant que le temps s'est arrêté pour moi, mais pas pour le reste de la Terre.

Le bus me dépose à la gare de Genève où je prends le premier train pour Lausanne. Il me faut presque trois quarts d'heure affreusement longs pour atteindre cette ville où j'ai grandi, mais aussi celle où j'ai sombré.

Me voilà arrivée devant la maison familiale après un autre trajet en bus. Angoissée, je franchis les deux marches et appuie sur la sonnette. La mélodie qui résonne est restée la même. La porte s'ouvre sur un homme d'une cinquantaine d'années qui m'a tant manqué.

Son étonnement fait rapidement place à des traits tendus. L'a-t-on prévenu de ma sortie ? S'attendait-il à me voir ? Nos yeux identiques se dévisagent. Les siens m'étudient.

— Papa, soufflé-je prudemment.

Il hésite. Moi-même je ne sais pas comment je réagis à sa place. Je vais pour prendre la parole, mais il me devance.

— Non, ne dis rien, tranche-t-il froidement. Tu n'es pas la bienvenue.

Cette dernière phrase me fait monter les larmes.

— Papa, je t'en prie. Je suis tellement désolée.

— Je sais, mais ça...

— Andie !

Ma petite sœur se précipite dans mes bras. Je l'enlace de toutes mes forces. Mes lèvres déposent un tendre baiser dans ses cheveux qui sentent la noix de coco. Elle s'écarte de moi pour me regarder.

— Tu es enfin sortie ! s'excite-t-elle en serrant ma main dans les siennes.

J'acquiesce en lui souriant.

— Je voulais venir te voir, mais il a toujours refusé.

Elle le reproche sans détour à mon père, le fusillant de ses beaux yeux bruns, hérités de notre mère. Tout en elle me la rappelle. Elle est une version miniature de Maman.

— Tori, l'interpellé-je. C'est normal. Je ne voulais pas que tu viennes là-bas. Par contre, tes lettres ont été précieuses. Tu n'as pas idée à quel point elles m'ont aidé à tenir bon.

— Quelles lettres ? gronde-t-il, néanmoins surpris.

— Je lui en ai envoyé plusieurs, lui avoue Tori en levant les yeux au ciel.

Certaines habitudes n'ont pas changé.

— Je te l'avais interdit ! s'énerve notre père.

— Et alors ? T'avais pas le droit de faire ça ! C'est ma grande-sœur.

— Rentre tout de suite, claque-t-il.

— Pa', Andie est enfin de retour et...

— Tout de suite.

Là, nous savons toutes les deux qu'elle doit obéir immédiatement. Elle me fait un câlin, bien plus long qu'il ne le faut, puis nous quitte en fermant la porte d'entrée derrière elle. Mon père s'apprête à la suivre.

— Papa, le supplié-je.

Sa main se fige sur la poignée, les épaules contractées.

— Je ne veux plus te voir et je t'interdis de contacter ta sœur ! crie-t-il en me faisant face.

Sa colère me fait reculer d'un pas. Je déglutis. Son regard me blesse, même si je sais qu'il a tous les droits de me traiter comme ça.

— Je t'aime, papa. Je te promets de me racheter. Toute ma vie, je le regretterai. C'est ma plus grande honte et jamais je ne me le pardonnerai. Jamais, insisté-je, les larmes coulant sur mes joues.

Je dévale les marches et cours jusqu'à n'en plus pouvoir. Je ne vois qu'une personne chez qui trouver refuge, mais voudra-t-elle m'accueillir, après deux années de silence ?

Il le faut, ou alors j'aurai vraiment tout perdu avec mes conneries.

CHAPITRE 2 - REFUGE

Andie

Avant d'aller chez elle, je décide de souffler, de profiter. J'ai envie de manger et boire tellement de choses que je ne sais pas par où commencer, mais je n'ai pas les moyens de me payer un restaurant.

Il me reste peu de possibilités. J'achète un hamburger, des frites et du coca à l'emporter, puis descends jusqu'au bord du lac.

La ville est si vivante. Une véritable fourmilière toujours en activité et j'adore ça. Les véhicules et les deux roues se croisent dans tous les sens, entrecoupés par des piétons. Des coups de klaxons sont fréquents. La nuit, c'est un autre monde qui se dévoile.

Je souris en mangeant, assise sur le quai où j'apprécie chaque bouchée. Mes jambes pendent dans le vide. Mes yeux s'égarer sur la surface presque inanimée de l'eau du lac Léman, sur les quelques bateaux qui naviguent, puis sur le paysage. J'attends ce moment depuis des lustres. Un sentiment indescriptible m'envahit, mélange de bonheur, de peur, d'inquiétude et d'excitation.

Mon repas terminé, je remonte les rues pendant vingt minutes, jusqu'à arriver devant le bel immeuble victorien. Plein de souvenirs de nos soirées me reviennent. Je m'approche et suis soulagée de trouver son nom sur la boîte aux lettres. J'entre le code sur le clavier et constate qu'il n'a pas été changé puisque

la porte se déverrouille. Mes pas me mènent jusqu'à l'ascenseur, puis dans le corridor où je sonne à sa porte. Pas un bruit ne me parvient. Je n'ai aucune idée de l'heure qu'il peut être, mais elle doit être au travail.

Ne sachant pas où aller, ni que faire, je m'assieds à même le sol et patiente. Je me perds dans mes pensées pendant, je suppose, deux bonnes heures, jusqu'à ce que l'ascenseur s'active. En alerte, je me relève. Ma main remet mes cheveux en place, puis défroisse mes habits. Quand les portes s'ouvrent, j'inspire fortement.

Mon amie de toujours a les yeux rivés sur son natel. Son style vestimentaire est le même que dans mes souvenirs : chic et décontracté. Elle fait un bond en arrière lorsqu'elle me rentre dedans.

— Bon sang, vous...

Ses gestes se figent quand elle me reconnaît. Ses yeux s'écarquillent, sa bouche reste entrouverte et son natel s'écrase par terre. Je lui souris timidement et me pince les lèvres en frottant nerveusement mes mains entre elles, avant de ramasser son téléphone. Mon cœur bat à vive allure tant je redoute sa réaction.

— Salut, lancé-je.

Sans dire un mot, elle m'analyse. Ses prunelles commencent à s'humidifier, tout comme les miennes. Elle me saute littéralement dessus en hurlant.

— T'étais passée où, bordel de merde ? crie-t-elle en s'écartant. Tu ne m'as jamais répondu, ni donné de nouvelles. Je me suis inquiétée pendant des semaines ! Je n'osais pas aller demander à ton père, à cause du gang. Personne de la bande ne

savait où tu avais disparu. Comment t'as pu me faire ça, putain ? J'ai eu si peur pour toi !

Elle est complètement hystérique.

— Coline, calme-toi, je t'en prie. Je vais t'expliquer, dis-je d'une voix douce, les mains posées sur ses épaules.

— Je n'arrive pas à le croire. T'es là, devant moi.

Nos larmes de joie se mêlent. Maladroitement, elle ouvre sa porte et je la suis. Rien n'a changé dans son salon, tout est exactement comme dans mes souvenirs : les mêmes photos au format Polaroid décorent le mur de l'entrée. Heureuse, je découvre que j'y suis toujours. Son fidèle canapé bleu, accompagné de coussins blancs, trône au milieu du salon et même l'odeur de la pièce n'a pas changé.

Je garde mes bras croisés et reste stoïque.

— Ben alors, tu ne sais plus où poser tes fesses ? se moque-t-elle.

Je secoue la tête en essuyant mes joues et m'assieds sur le canapé.

— Tu veux boire ou manger quelque chose ?

— Non, merci.

— Une bière ?

— Oh... volontiers, réponds-je avec un peu plus d'enthousiasme.

Elle me sourit, nous en prend deux, les prépare et prend place à côté de moi en me tendant la mienne. Ses yeux bleus cristallins me fixent, sa jambe tressaute nerveusement, alors que son index tapote la bouteille. Je bois plusieurs gorgées, le temps de trouver les bons mots, mais je ne peux pas tout lui expliquer...

— J'ai fait deux ans de prison.

Peut-être un peu trop direct. Elle avale de travers et tousse, puis me dévisage.

— T'es sérieuse ?

J'acquiesce. Elle ne dit rien pendant plusieurs longues secondes.

— Je... Je me suis imaginé plein de scénarios, mais alors ça... Jamais. Qu'est-ce que... T'as fait quoi ? Comment c'est arrivé ?

Je secoue la tête négativement et bois une gorgée.

— D'accord. Si tu m'avais prévenue, je serais venue te voir toutes les semaines, me reproche-t-elle. Je t'aurais aidée...

Son regard me montre qu'elle est déçue.

— Je le sais bien, ma belle. J'ai tant hésité, mais j'étais tellement en colère. À en devenir folle, en plus d'avoir honte.

J'étais une centrale nucléaire dont le système de refroidissement avait disjoncté.

— Diego ?

— Ouais, soupiré-je.

Nous buvons chacune quelques gorgées et je m'installe plus confortablement.

— Je suis désolée pour ta mère, souffle-t-elle avec prudence.

— Tu sais tout ?

— Je sais que tu n'étais pas là. À présent, je comprends pourquoi.

Je pose maladroitement la bouteille sur la table basse en verre. Les larmes dévalent mes joues. La peine et la douleur me submergent. Je ne sais pas si j'ai vraiment pu faire mon deuil.

— Viens là, m'ordonne-t-elle.

Des sanglots m'échappent. Je pose ma tête contre son épaule, mais elle m'attire contre elle en passant son bras autour de moi.

— J'ai toujours été là et ça ne changera jamais.

Mes pleurs s'intensifient. Qu'est-ce que j'ai fait pour la mériter ? Ma meilleure amie depuis vingt ans me pardonne mon silence en seulement quelques minutes. Mes larmes effacent toutes mes angoisses enfouies pendant deux ans. Une partie de mes remords s'envole également, remplacée par un profond soulagement d'être enfin soutenue par une personne qui n'attend rien de moi et sur qui je peux compter.

Après de longues minutes, j'arrive à me calmer et m'essuie les joues.

— Tu es allée voir ton père ?

— Ouais.

Je lui explique nos retrouvailles horribles.

— Ma pauvre... Mon appartement est ton refuge, tu peux y rester aussi longtemps qu'il le faut.

— Putain, Coline... T'es incroyable, reniflé-je. Merci, merci, merci... Je ne sais pas ce que j'aurais fait si tu...

— Je t'en prie, poulette, me coupe-t-elle. Tu vas remonter la pente, j'en suis certaine.

Je la prends dans mes bras et lui souffle encore de nombreux mercis.

Elle met mon natel en charge, puis pendant le reste de l'après-midi, je lui pose des questions sur sa vie et ce qui s'est passé en mon absence. Elle me parle de son copain avec qui elle n'est plus depuis peu, mais aussi de son travail où elle a grimpé les échelons. À présent, elle est devenue une journaliste appréciée dans le monde de la musique et ses articles ont beaucoup

de succès. Elle a même pu interviewer le dernier groupe qui se fait connaître en Suisse romande : les Meet Me Halfway¹. Sa chronique, sublimée par une magnifique photo qu'elle a prise d'eux avec le lac en arrière-plan, a fait un carton et a été partagée de nombreuses fois sur les réseaux sociaux.

— Tu dois à tout prix écouter leurs chansons, m'affirme-t-elle, excitée.

Je souris et acquiesce, heureuse de voir à quel point elle s'est épanouie dans son travail. Ses parents ne doivent pas être ravis, eux qui espéraient jusqu'au bout qu'elle ferait de longues études.

— Ça t'embête si je vais prendre un bain ? demandé-je.

— Pas du tout. Tu aimerais mon natel pour écouter des musiques ?

— Tu sais que t'es la meilleure ? Je ne dis pas non. Pour l'instant, je ne veux pas allumer le mien.

— Tiens et profite bien.

— Merci.

Allongée dans le bain bouillant, bercée par la musique diffusée par le haut-parleur, je ferme les yeux. J'ai choisi au hasard une playlist de mon amie. Je me sens enfin un peu apaisée, au moins pendant une petite demi-heure. Je rajoute plusieurs fois de l'eau chaude, puis finis par en sortir après m'être lavée et enfile une culotte, un t-shirt et un training apportés par Coline. Comme toujours, elle a été prévenante. Je n'ai plus rien. Plus d'habits, plus d'effets et plus d'argent.

Ouais, ça va aller... Tu parles !

¹ Groupe fictif du roman « Au cœur du groupe » de l'auteure.

De retour dans le salon, je pars à la recherche de Coline que je trouve dans la troisième pièce multi-usage de son appartement. Elle a ouvert le canapé-lit et commence à le préparer.

— Coline ! Je peux le faire moi, la sermonné-je, en saisissant le drap.

— D'accord, je déteste faire le lit, rigole-t-elle. Je nous commande chinois pour ce soir ?

— Hum... je... je n'ai pas d'argent.

— Sans blague, me répond-elle, en quittant la pièce.

Je me dépêche de finir et la rejoins dans la cuisine.

— Mais tu ne peux pas payer toutes mes dépenses, c'est pas possible.

— Je le peux. Je gagne bien ma vie et j'ai des économies. Tu me rembourseras gentiment dès que tu pourras.

Gênée, je m'appuie contre la table.

— Tu ferais la même chose si la situation était inversée.

— C'est vrai, confirmé-je, en souriant.

— Ah, tu vois ! répond-elle, victorieuse. Bon, allume ton natel, je suis curieuse de découvrir ce que tu vas recevoir.

— Ben pas moi. À toi l'honneur.

— Oh non, allez. T'es une adulte ! se moque-t-elle.

Je lève les yeux au ciel et vais le chercher.

Assise sur le canapé, Coline s'est collée à moi, le regard rivé sur l'écran qui s'allume. Une fois déverrouillé et connecté au Wifi, c'est une avalanche de messages et d'appels en absence qui s'affichent.

— Oh la vache, commente Coline, abasourdie.

— Ouais... C'est... surprenant.

Une bonne partie vient d'elle et de Tori qui était dévastée. Plusieurs sont de Diego et de quelques amis, ou encore de certains membres du gang. Je ricane, mauvaise, en découvrant un message de Borka. Lui peut aller royalement se faire foutre. Certains ont insisté pendant des jours. « Andie, où es-tu ? Nous sommes tous inquiets ! ». « J'espère que tu me donneras bientôt des nouvelles. ». « Tu fais chier à rien répondre ! Tu me dois au moins cent donuts. ». Je rigole en lançant un regard vers Coline.

— Ben quoi ? D'ailleurs, c'est deux cents, maintenant. Il y a les intérêts.

Je ris et continue. Cependant, personne n'aura de réponses. Demain, j'irai changer de numéro pour me détacher totalement du passé, en plus de m'occuper du reste de l'administration. Ceux que je croiserai sauront ce que je suis devenue, pour les autres, tant pis. C'est que nos routes devaient se séparer.

CHAPITRE 3 – LE MIB

Andie

Je me réveille dans un sursaut. Mes mains frottent mes yeux et j'analyse mon environnement. Ce n'est pas normal que j'aie si bien dormi. Le béton a laissé place à des murs en bois blanc, propres. Les deux lits rouillés superposés ont été remplacés par un matelas confortable dont les draps sentent bon la lessive. Il n'y a pas d'alarme horriblement aiguë pour m'arracher à une nuit difficile.

Je ne suis plus en prison.

En souriant, je m'étire comme un chat. Après quelques minutes à profiter de la douceur du duvet, je me lève, m'approche de la fenêtre et écarte les volets. Le soleil m'éblouit et mes paupières restent plissées, le temps de s'y habituer. J'inspire un bon bol d'air frais, après l'avoir ouverte. Tous ces gestes de la vie quotidienne m'ont manqué.

Aucun bruit ne me parvient dans l'appartement. Je sors de la pièce sur la pointe des pieds pour découvrir le salon et la cuisine vides. Un petit mot a été déposé sur la table. Je me rends compte en le lisant que nous sommes jeudi et pas encore le week-end.

« Coucou, poulette !

J'espère que tu as bien dormi. Ce matin, je devais aller travailler, mais je vais prendre congé cet après-midi et demain, afin d'avoir un week-end prolongé avec toi. Ça fait un bail que je n'ai pas pris de jours de vacances. Ce soir, fiesta au

programme ! Je serai là vers midi trente avec un bon repas. Bisous !

P. S. Le cacao est dans l'armoire de droite. »

Cette dernière phrase étire mes lèvres en un grand sourire. Elle ne pouvait pas me faire plus plaisir. J'enfile un training et un pull, puis me fais un chocolat chaud que je déguste au soleil sur son petit balcon. Mon moral se réchauffe avec ma boisson matinale préférée. J'ai vingt-deux ans, mais jamais je ne changerais cette habitude et Coline semble avoir fait de même.

Elle débarque dans l'appartement pile à l'heure, les bras chargés de courses, tandis que je regarde un film.

— Tu veux un coup de main ? lui proposé-je.

— Yep ! T'as bien dormi ?

— Oh que oui. Une belle nuit de onze heures.

Coline se tourne vers moi, surprise.

— Wow, t'en avais besoin. Du coup, t'es en forme pour ce soir ! se réjouit-elle.

— J'ai lu le programme, tu m'emmènes où ?

— Au MIB ! Music in the blood. Il a ouvert ses portes il y a un an.

Tout en rangeant les courses, elle m'explique en quoi ce club est rapidement devenu connu et je me réjouis de voir ça.

Après manger, Coline m'entraîne au centre commercial pour m'acheter des habits, des chaussures et faire un petit tour par le coiffeur. Je ne voulais pas faire de couleur, juste couper dix bons centimètres. Les pointes arrivent entre mes omoplates et je suis ravie du dégradé ondulé qui a été fait. Pendant ces deux

années, j'en ai pris soin comme j'ai pu et ce n'est pas aussi catastrophique que ça aurait pu l'être. Je change d'abonnement pour mon natel avec un nouveau numéro et repousse à un autre jour les affaires administratives.

De retour à l'appartement, nous mangeons un délicieux repas fait maison, puis nous préparons pour la soirée. J'enfile une robe mauve qui m'arrive au milieu des cuisses. Son bustier met en valeur ma petite poitrine et dénude mes épaules. Coline se fait un plaisir de me maquiller sans abuser, puis je passe une veste en cuir noire et des baskets de la même couleur. Je termine ma tenue par un bracelet qui cache mon tatouage et un collier emprunté à Coline.

— Ah, non ! Tu mets des talons ! me gronde mon amie quand j'arrive dans l'entrée.

Je rigole et secoue la tête.

— Je ne veux pas avoir mal aux pieds avant même d'atteindre le MIB, alors pour ce soir, ce sera baskets et confort.

Elle grimace, mais lâche l'affaire. Mon amie s'est mise sur son trente-et-un et va faire tomber tous les garçons et les filles du club. Ses longs cheveux blonds ondulés lui arrivent au milieu du dos. Sa robe bleu nuit a la même coupe que la mienne et elle a chaussé des escarpins vertigineux.

— T'es canon ! la complimenté-je.

— Et encore, j'ai été sage.

Nous rions et je la suis hors de l'appartement. Coline a toujours eu une grande confiance en elle et s'assume pleinement. Nous marchons vingt minutes jusqu'à la boîte de nuit. Elle m'explique que nos quelques amis communs seront présents, suite à sa demande, et je redoute de les voir. Malgré le gang, j'ai

réussi à les garder et à sortir avec eux de temps en temps, même si ça devenait de plus en plus rare.

Nous arrivons devant l'entrée où une file de personnes s'est formée, montrant le succès du lieu. Je m'apprête à me mettre au bout quand j'aperçois Coline la remonter jusqu'à l'entrée. Je la rattrape avant qu'elle n'ait atteint la porte.

— Mais, qu'est-ce que tu fais ?

— À ton avis ? Je ne suis pas n'importe qui, frime-t-elle avec malice.

Elle salue le videur qui nous fait entrer.

— La classe, commenté-je, surprise.

Nos vestes sont suspendues au vestiaire et ma meilleure amie m'entraîne directement sur la piste de danse. Je me laisse aller et en profite pour bouger comme une folle avec Coline. Lâcher prise augmente cette liberté que j'ai tant attendue.

Rapidement, nous sommes repérées par la bande qui nous fait signe de les rejoindre.

— Ne t'en fais pas, je leur ai demandé de ne pas te poser de questions. Je leur ai bien dit que, ce soir, tu avais besoin de décompresser, m'informe Coline.

Je la remercie d'un grand sourire. Arthur, Mika et Arnaud me prennent dans leurs bras, à première vue ravis de me voir, puis c'est au tour de Gabrielle et Maëlle. Leurs expressions chaleureuses me réchauffent le cœur. Nous allons nous installer à une table où chacun commande sa boisson. Ils parlent comme si je n'étais jamais partie, ça m'hallucine.

Ce n'est pas normal, Coline a dû les menacer.

Nos boissons terminées, nous retournons en piste nous déhancher. Je me laisse totalement envahir par la musique latino quand une odeur bien trop familière me parvient. Mes sens se

mettent en alerte. C'est lui. Il se colle à mon dos, déclenchant un frisson qui remonte le long de ma colonne vertébrale. Sa main passe délicatement sur mon ventre et m'attire contre lui. Nous dansons dans une symbiose révoltante. Mon corps s'enflamme. Ses lèvres déposent des baisers sur mon épaule, puis sur mon cou où je laisse ma tête tomber en arrière contre lui.

— Diego... soufflé-je, les yeux clos.

Il me retourne et m'embrasse avec passion, une main derrière ma nuque. J'essaye de le repousser, en vain. Je crois même que je lui rends son baiser. Mes mains s'accrochent à sa chemise, la serrent à me faire mal. Mon être me trompe, trop attiré par cet homme que j'ai aimé si fort. J'ai tant pensé à lui. Chaque jour, j'espérais qu'on m'appelle pour une visite, puis qu'il entre avec son sourire séduisant. Dès que je l'ai vu, il y a cinq ans, j'ai su que nous allions finir ensemble. Je le voulais, il m'avait envoutée. Il était cet homme déjà trop mature pour son âge, un peu sauvage, mais rempli de douceur et d'attention que j'ai découvert au fil des mois. J'aurais pu l'épouser. Oh oui, s'il m'avait fait la demande, ma réponse aurait été « oui » sans hésiter.

Mais l'accident me revient et efface tous ces souvenirs. Sa silhouette sur sa moto, un regard vers moi et vers le sol. Ma panique étouffante et les hurlements des policiers. Il s'est enfui, alors que j'avais horriblement mal et étais terrorisée.

Un lâche.

— Non ! crié-je.

Cette fois, j'arrive à le repousser et m'échappe en courant.

— Andie ! Attends ! entends-je à peine.

Je l'ignore et continue ma course jusqu'à me retrouver dans la rue où l'air frais me fait frissonner, contrastant avec la chaleur

de la boîte. Il y en a au moins dix dans Lausanne et il fallait qu'il vienne dans celle-ci.

— Bébé ?

Je me retourne vers lui, méfiante. Beau et sexy comme dans mes souvenirs, il me fait toujours autant d'effet. Des cheveux noirs maintenus vers le ciel par du gel et un regard sombre – où je pourrais me noyer – me fixe. Ce corps athlétique et musclé a pris possession du mien pendant trois années et je m'y suis totalement abandonnée avec caprice et gourmandise. Le premier amour, la première passion.

La plus puissante et la plus dévastatrice.

Avec rage, j'essuie la larme qui glisse sur ma joue.

— Bébé ? T'es sérieux ? Ça fait deux ans que t'as perdu le droit de m'appeler comme ça ! T'as cru quoi ? Une petite danse sensuelle, des gestes aguicheurs et hop, on repart de zéro ? gueulé-je.

— Non, bien sûr que non. Je sais que j'ai merdé...

— Merdé ? le coupé-je. Sans blague ! Et t'es jamais venu, Diego !

J'essaye de me calmer, mais ne peux m'empêcher de l'incendier par mon regard.

— Je t'ai attendu, je t'aurais même pardonné, mais t'es jamais venu me voir ! Tu disais m'aimer, que tu mourrais pour moi ! Que des conneries !

J'aimerais le gifler, lui donner des coups jusqu'à ce qu'il ne bouge plus tant je suis en colère.

— Je ne pouvais pas venir, ils auraient su que j'étais ton complice.

— Rien à foutre ! T'avais juste à laisser passer quelques mois. Deux ans, Diego ! Deux années, seule, sans aucune visite ! Tu m'as trahie, puis abandonnée !

Son expression change pour devenir indignée.

— Non, je ne t'ai jamais oubliée ! J'ai pensé à toi tous les jours, mais je ne pouvais pas prendre le risque de venir et de me griller. Andie, je t'en prie, me supplie-t-il.

Il fait deux pas vers moi et je le gifle de toutes mes forces. Un peu ahuri, il se frotte la joue et me dévisage. Je passe à côté de lui pour retourner dans la boîte, mais il attrape mon poignet, me fait pivoter, puis me plaque contre lui. Ses bras emprisonnent ma taille, me soulevant légèrement du sol.

— Lâche-moi tout de suite, ordonné-je sèchement.

— Non. Je ne te laisserai pas me rejeter comme ça, *Cariño*², susurre-t-il d'une voix douce.

Nous nous fixons. Mes mains sont à plat sur sa poitrine. Mes pupilles colériques se plongent dans les siennes.

— C'est fini depuis deux ans et pour toujours. Je n'aurai plus jamais confiance en toi.

Un voile de tristesse traverse son beau regard. Je l'ai blessé
Tant mieux !

Son emprise se relâche et je me dégage en le poussant.

— Tu dois revenir. Tu joues avec le feu en fuyant Borka.
Je soupire.

— Ce n'est pas mon genre de fuir et tu le sais. J'en ai fini avec cette merde, craché-je.

— Il est au courant que t'es sortie.

² Chérie.

Mon rythme cardiaque s'emballe. Je déglutis, plus inquiète que je ne l'avouerais jamais, mais ça ne change rien.

— Fous-moi la paix, terminé-je.

Je retourne à l'intérieur, le cœur et l'esprit chamboulés. Après quelques minutes de recherches, je trouve Coline.

— Donne-moi les clés, s'il te plaît. Je rentre, crié-je dans son oreille pour qu'elle m'entende.

Coline s'apprête à râler, mais en voyant mon regard, elle comprend qu'il s'est passé quelque chose et acquiesce. Elle farfouille dans son sac, puis me les tend. Je les saisis, lui fais une bise sur la joue et m'éclipse.

Je descends d'un pas rapide jusqu'à l'appartement, les pensées emmêlées, jetant régulièrement des regards derrière moi.

Chaque ombre peut cacher ce que je fuis.

CHAPITRE 4 – J’EN VEUX

Andie

Je range mes achats de la veille lorsque j’entends Coline sortir de sa chambre.

— Bien dormi ? me moqué-je vu qu’il est treize heures passées.

— Chut. Doucement, répond-elle d’une petite voix.

Je ris et la laisse se réveiller pendant que je termine mes rangements.

Quand je reviens au salon, mon amie a fait un saut à la salle de bain et a meilleure mine.

— En fait, t’as un entretien.

— Quoi ? m’étranglé-je.

— Hier soir, une serveuse a foiré pour la énième fois et s’est fait virer. Du coup, Malcom, le proprio, est dans la merde, car il a besoin de quelqu’un pour ce soir. Il était trop énervé sur le moment et l’a foutue loin sans réfléchir, explique-t-elle en levant les yeux au ciel. Bref.

Elle se redresse et me pointe du doigt.

— Je lui ai parlé de toi, sans mentionner la case prison, ne t’en fais pas. Il veut te voir à quinze heures.

Mes yeux s’écaraillent.

— T’as un sacré bol ! Ne gâche pas tout. Je l’apprécie beaucoup et il est également un bon contact pro que je ne peux pas perdre, me menace-t-elle.

— Mais, t’es folle ! Je n’ai jamais été serveuse.

— Je sais, mais je ne me fais pas de soucis pour toi, répond-elle avec un clin d’œil.

— Mouais, marmonné-je. Il me faut un travail, peu importe ce que c’est.

— Ah, tu vois quand tu veux ! s’amuse-t-elle. T’es plus positive qu’avant.

Ou pas, malheureusement.



L’entretien s’est bien passé avec le patron, Malcom. Un jeune homme d’affaires d’environ vingt-cinq ans avec qui j’ai eu un bon feeling. Je souris encore en pensant à sa question piège, mais intelligente.

— *Pourquoi tu veux travailler pour moi ?*

— *Vous cherchez une serveuse et je cherche un travail. Gagnant-gagnant, avais-je expliqué, avec assurance.*

— *Pas mal, m’avait-il répondu, amusé.*

Me revoilà prête à affronter cette première soirée. Le club n’ouvre qu’à vingt-deux heures, mais je suppose qu’il y a pas mal de choses à faire avant. J’entre avant de monter dans les vestiaires où je découvre quatre femmes.

— Bonsoir, je suis Andie et je cherche Keyah, annoncé-je.

Elles me dévisagent tellement que je finis presque par être mal à l’aise.

— C’est l’une d’entre vous ?

— Pardon, c'est moi, m'informe une femme à la peau noire, au sourire ravageur et aux cheveux séparés en un nombre indéfinissable de tresses fines.

Elle est vraiment belle, tout comme les autres filles. Elle me présente à chacune, m'indique mon casier où je laisse mes affaires, puis nous faisons le tour des lieux.

Je commence par aider à sortir des bières de la réserve pour les amener au bar. Ensuite, nous nettoyons les sièges et les tables, puis préparons des glaçons et les alcools forts.

Le temps passe vite, l'ambiance est bonne entre les filles, même si j'observe en retrait. Je préfère travailler avec des hommes, il y a bien moins d'histoires et de mesquineries. Mais bon, je verrai bien comment ça évolue, si je reste.

Les premiers clients arrivent et la boîte se remplit en une fraction de seconde. Je suis Keyah qui me donne différents ordres que j'exécute. Elle me fournit également des explications et conseils sur ce métier que je découvre. Aucun verre ne m'échappe pendant la soirée.

Malcolm est comme un poisson dans l'eau. On voit qu'il est chez lui. Il donne de nombreuses poignées de mains, des bises aux femmes. Certains hommes viennent l'interpeller. Parfois, il sourit franchement, d'autres fois, son sourire est clairement crispé. J'imagine que ça ne doit pas toujours être facile d'être dans sa position. Je remarque également qu'il me jette de nombreux regards et surveille mes faits et gestes.

— Andie ? m'appelle Keyah.

Je me retourne vers elle.

— Bouge ! m'ordonne-t-elle gentiment. Va amener ça à la table trois et n'y reste pas accrochée.

Elle me lance un sourire taquin. Intriguée, je m'exécute et me faufile entre la foule. En arrivant vers les clients, je comprends sa remarque. Le premier ne m'attire pas spécialement, mais le second, aux yeux vairons...

Chaud devant.

— Bonsoir, voici vos commandes. Ça vous fait dix-huit francs, s'il vous plaît, demandé-je en posant les boissons sur la petite table basse.

— Et voilà !

Celui de gauche me donne un billet de vingt et je lui rends la monnaie en le remerciant, puis m'éclipse.

— Pas mal, hein ? m'interroge Keyah, quand je la rejoins alors qu'elle décapsule deux bières.

— Lequel ? me moqué-je, joueuse.

— Ben le brun !

— Ah non, le blond ! répliqué-je. T'as vu ses yeux ?

Nous nous sourions et reprenons les commandes. Si je suis engagée, nul doute qu'on s'entendra bien.

C'est tellement bizarre. Il y a deux jours, je sortais de prison. Aujourd'hui, je me retrouve à servir dans une boîte de nuit. Avoir enfin un peu de chance me fait du bien. Je crois que je suis rassurée et peut-être bien un peu confiante pour l'avenir, même si tout dépend de Malcolm.

Le club commence à se vider vers cinq heures trente pour fermer à six heures. Nous nettoyons les sols afin d'éliminer les boissons collantes et autres substances inconnues. Keyah clôt la caisse avec Malcolm et ce dernier m'autorise à partir. Au fil de la soirée, j'ai compris qu'elle était un peu la cheffe des

serveuses. Il me signale de revenir demain, à la même heure, ce qui est bon signe.

Je franchis la porte de service. J'ai à peine le temps de faire quelques pas qu'un homme me barre la route. Mes yeux s'écarquillent quand je le reconnais.

Jules.

Je déglutis.

— Salut, ma belle. Ça faisait longtemps.

— Pas assez.

Ma réponse n'est pas aussi froide que je l'aurais voulue.

— Je me suis dit que ma cliente tout juste sortie de prison aimerait se faire plaisir. Décompresser après cette dure épreuve. Devine quoi ? J'ai ta préférée.

— Comment t'as su que j'étais là ? me méfié-je.

— J'ai mes sources. Regarde !

Devant mon visage, il agite un petit sachet transparent rempli de pilules multicolores. On pourrait les confondre avec des bonbons. Hypnotisés, mes yeux les suivent avec désir. Ma fatigue s'envole, remplacée par ce manque que je pensais avoir vaincu après presque trois ans de sevrage. Cependant, je me rappelle des sensations comme si j'en avais pris ce matin.

— Tu en veux ?

— Non, hésité-je, peu convaincante.

— Tu en meurs d'envie, susurre-t-il.

Il saisit mon poignet, sûrement pour pouvoir y déposer la drogue.

Ce contact me fait l'effet d'un électrochoc, je reviens à moi. violemment, je recule et frotte mon poignet avec dégoût, comme pour effacer son toucher.

— Je ne prendrai plus ta merde !

Je m'enfuis en courant jusqu'à l'appartement. Une fois à l'intérieur, je claque la porte d'entrée. Ma respiration est vive, de la sueur coule dans ma nuque. Mon corps est sur le point d'exploser. Je marche dans tous les sens, incapable de me calmer. Je saisis un verre pour boire de l'eau, mais le fais tomber au sol et jure. Mes mains se posent sur mon visage. Un soupir m'échappe. Énervée, je commence à ramasser les bris de verre.

Putain, c'est dur, mais j'ai réussi. J'ai dit non.

— Andie ?

Je sursaute et me retourne vers Coline en me relevant.

— Ça va ? Ça s'est bien passé ?

Je n'arrive pas à lui répondre. Je ne veux pas la plonger dans ce mauvais souvenir. Mes mains tremblent, je les cale dans les poches arrière de mon jeans pour lui cacher.

— Je t'en prie, je ne suis pas aveugle. Dis-moi ce qu'il y a, s'inquiète-t-elle.

— Oui, oui, je sais... mais... putain, m'énervé-je.

Je m'avance dans l'appartement, marchant nerveusement. Coline s'approche avec retenue.

— Andie, je suis là. Parle-moi.

— On... il... un mec m'a proposé... de l'ecstasy...

— Tu en as pris ?

Elle me rejoint et saisit mes mains pour que j'arrête de me déplacer. Son regard me transmet sa peur. Elle se souvient.

Comment aurait-elle pu oublier ?

Un jour, elle m'a fait une visite surprise chez Diego. Malheureusement, j'étais en détresse. Mon copain était absent je ne sais où et je n'avais pas trouvé, ni pu joindre notre fournisseur. Je n'étais pas en manque d'ecstasy, mais en manque d'héroïne... Une drogue bien plus vicieuse, bien plus forte. Mon

corps était envahi de spasmes douloureux. Il m'en fallait. Tout de suite.

Soudain, je me suis rendue compte qu'elle était terrorisée par mon état et mon attitude agressive. Diego est arrivé et m'a filé une dose qu'il avait cachée. J'ai pu me calmer.

Au fil des jours, avec le soutien de Diego et Coline, j'ai fini par réussir à ne plus en consommer, mais je me suis rabattue sur autre chose pour compenser, puis j'ai vu un ami de Diego en mourir par overdose. Je l'appréciais beaucoup. Après ça, j'ai complètement arrêté avec beaucoup de difficulté et de volonté. Ça m'a sûrement évité une peine plus longue, en plus de me sauver la vie.

— Dis-moi que tu n'en as pas pris ! me supplie-t-elle.

Je secoue la tête négativement. Un immense sourire vient éclairer son visage et elle me prend dans ses bras.

— Je suis fière de toi. Tu es forte ! Ne l'oublie jamais.

Je reste crispée et ne lui rends pas son étreinte, obnubilée par l'envie.

— J'en veux, avoué-je. Il m'en faut, ça me manque. Si tu savais ce que ça fait, tu aimerais en avaler plusieurs avec moi.

Coline s'écarte et pose ses mains sur mes épaules.

— Hey, ma cocotte. Tu ne vas pas sortir d'ici jusqu'à ce que cette envie de merde te passe, OK ? Je vais verrouiller la porte, puis cacher la clé. En attendant, va prendre une douche. S'il le faut, tu te feras aider.

Sa dernière phrase m'effraie, mais je lui obéis sans rien dire. Mon corps est fatigué par cette première soirée de travail et cette proposition alléchante.

Putain, tellement alléchante...

Je ne peux pas craquer maintenant, pas après tous ces efforts.
Ce n'est que le début de ma nouvelle vie et je dois tenir bon.
Plus le temps passera, plus ce sera facile.
N'est-ce pas ?

CHAPITRE 5 – TENIR BON

Christopher

— Vous l’aurez compris, un ambulancier qui intervient sur une scène de crime doit appliquer un protocole particulier. Merci pour votre attention pendant cette session.

Ravi par ce cours aussi intéressant que les autres, je range mon ordinateur dans mon sac, puis me lève. Jamais je ne me lasserai d’apprendre le métier de mes rêves.

Dans le couloir, deux bras emprisonnent subtilement les miens, de chaque côté. Je soupire, agacé. Elles m’ont pris pour cible dès mon entrée à l’école, lorsqu’elles ont su qui j’étais, mais n’ont toujours pas compris que je ne suis pas intéressé. Ces femmes sont trop superficielles pour moi. Je pense qu’il est temps de mettre les choses au clair, car je ne le supporte plus. De toute façon à l’heure actuelle, si une personne balance tout à mon père, je gérerai.

— Qu’as-tu de prévu ? me demande Joanne.

Sa prise se referme sur mon biceps de manière possessive.

— Je rentre, marmonné-je.

— Oh, allez, viens boire un verre avec nous, me propose Karissa.

Cette dernière caresse mon avant-bras. J’ai l’impression d’être un morceau de viande. Brusquement, je m’arrête et me défais de leur prise.

— Trouvez un autre pigeon et arrêtez de me prendre pour un con, craché-je, énervé. J’en ai marre de vous deux, je ne suis pas un porte-monnaie ambulancier !

— Chris ! me gronde la première, outrée.

— Bonne soirée.

Abasourdies, elles me regardent sortir du bâtiment. Enfin ! Pourquoi je n'ai pas fait ça plus tôt ? Bande de vipères assoiffées de fric. De plus, ce n'est pas comme si elles en manquaient. Fille d'avocat et de deux chirurgiens, pour la deuxième.

Je saute sur ma moto avec un grand sourire en enfilant mon casque, ravi de rouler en toute liberté. C'est mon principal moyen de locomotion. Je mets en route le bolide qui crache sa puissance et m'engage dans la circulation dense de Lausanne. Parfois, j'emprunte la voie des bus, espérant ne pas me faire chopper.

Arrivé chez moi, j'éteins le moteur au garage. Je laisse ma veste et mon casque sur la bécane, puis prends l'ascenseur pour monter dans ma chambre. Malheureusement, il ne s'arrête pas au deuxième étage de la maison, mais au rez-de-chaussée, à la demande de mon père qui m'attend de pied ferme quand les portes s'ouvrent. Une fraction de seconde, je m'inquiète de ma tenue, puis me rappelle que j'ai eu cours et que je suis habillé normalement.

Soulagé, je le regarde dans les yeux avec un faux sourire aussi sincère que possible. Malgré mon mètre huitante, il me dépasse de quelques centimètres. Nous avons les mêmes cheveux blonds, nos visages sont similaires et notre carrure identique. Aucun doute, je suis bien son fils. Il a beau avoir dépassé les soixante années, il reste un homme rempli de charme et d'autorité qui ne laissent pas insensible. La seule chose que je n'ai en commun ni avec lui ni avec ma mère sont mes yeux vairons, ma façon de voir les choses et mon rapport à l'argent.

Il veut que je devienne aussi connu que lui dans mon domaine, que je me tue au travail nuit et jour, que je récolte toute la gloire possible, mais je n'ai pas les mêmes ambitions et il va bientôt se prendre une sacrée claque. J'en jubile déjà. Il m'a si souvent formaté à son image que je ne souhaite qu'une chose : être libéré.

— Bonjour, fils.

— Bonjour, père.

— Ta journée s'est bien passée ? Tu as bien révisé ?

Redoubler n'est pas envisageable, les répercussions sur notre réputation seraient inadmissibles.

— Parfaitement bien. D'ailleurs, je vais aller étudier. Les examens finaux approchent.

— Excellent. J'ai une nouvelle pour toi qui va te ravir.

Autant inquiet qu'intrigué, je l'interroge du regard.

— Hervé veut t'engager dès que tu seras diplômé. J'ai réussi à le convaincre après des heures de discussions. J'espère que tu es heureux.

Je me retiens de hurler. Jamais je n'irai bosser pour lui ou une quelconque autre connaissance. Je serai un ambulancier dans le feu de l'action, toujours sur la route et pas un médecin enfermé dans un cabinet. Métro-boulot-dodo n'est pas fait pour moi, j'ai besoin d'être actif.

— C'est... c'est très bien, confirmé-je en frottant ma nuque d'une main.

Il me donne une tape sur l'épaule avec un grand sourire et s'en va. Content d'être débarrassé de lui, je profite de m'enfermer dans ma chambre. Je dois tenir bon. Dans deux mois, je partirai d'ici sans me retourner, peu importe les conséquences. Au moins, je serai le seul maître de ma vie. J'ai soudoyé

tellement de personnes avec des pots-de-vin et autres compromis pour qu'il n'apprenne jamais que je fais des études d'ambulancier et non de médecine, que je ne sais même plus combien ça m'a coûté. Mais peu importe, ça en vaut la peine.

Mon natel vibre et je l'extirpe de ma poche.

« Chez moi à 22h30, go au MIB ? ».

La proposition de Tim tombe à pic. Je lui confirme, puis ouvre mon ordinateur et mes livres pour étudier quelques heures avant de me préparer pour sortir.

Je me glisse discrètement jusqu'au garage, tel un fugitif, où je m'installe sur ma moto et fonce chez mon meilleur ami. J'y laisse mon bolide et une trentaine de minutes plus tard, le chauffeur de Tim nous dépose devant notre boîte de nuit préférée. Cet homme est très appliqué dans son travail et je l'apprécie depuis ses premiers jours.

— Alors, il ne t'a toujours pas grillé ? me demande Tim quand nous entrons dans l'espace VIP.

— Et non, réponds-je avec fierté. Au bout de presque trois ans, ce serait con que ça arrive à deux mois de la fin. Mais bon, de toute façon, il ne peut plus rien y faire.

— C'est clair ! Ne t'en fais pas. En tout cas, tu gères. Je ne te croyais pas aussi malin.

— Je le suis plus que toi, c'est déjà pas mal, répliquée-je.

Nous nous installons en riant et, rapidement, Keyah vient prendre notre commande avec son éternel beau sourire. Quand elle s'éloigne, Tim ne la lâche pas du regard.

— Pas touche si tu ne veux pas que Malcom te démolisse, me moqué-je.